

« Tu sembles être une femme d'une grande beauté » m'avait-il dit lors de nos échanges épistolaires. Cette phrase résonnait comme un défi à relever. J'avais peur de décevoir. Cet homme dont je ne savais rien, était posté là, devant moi. Il m'intriguait, et m'intimidait. C'est dans le recoin d'un pub branché de la capitale, que je l'avais attendu anxieusement, me demandant à quoi pouvait-il bien ressembler. Le pub était bondé de jeunes actifs fraîchement sortis du bureau, discutant dans un brouhaha permanent. « Vous êtes Fatiha ? » m'avait-il demandé en arrivant à ma hauteur, m'extirpant ainsi de ma rêverie, une tonalité métallique dans la voix. Une frêle silhouette engoncée dans sa gabardine beige trop grande, lui arrivait aux genoux, les cheveux hirsutes se dressaient sur sa tête bien faite. Il faisait penser à un philosophe fou. Il ne m'avait laissé aucun indice quant à son apparence physique et avait ainsi laissé libre cours à mon imagination. C'était donc lui, l'auteur des emails passionnés. Assis à une table ronde marbrée, il lui fallait regarder par-dessus ses lunettes pour déchiffrer la carte. Celles-ci minutieusement posées sur le bout de son nez pointu, ne semblaient être d'une grande aide, pensais-je. Ce n'est qu'en contemplant les traits fins de ce visage blanc, pâle, cette lune d'albâtre encadrée par des verres imposants, que je compris qu'il était beau, d'un charme peu commun, que beaucoup n'auraient pas su apprécier. Petit, menu, mais incroyablement charismatique Il parlait vite, par morceaux de phrases parfaitement ciselés mais exprimés à un rythme si saccadé et frénétique que je peinais par moments à le comprendre. Parfois le débit se ralentissait lorsqu'il me contemplait. C'était un homme si cultivé qu'il ferait naître en chacun un sentiment d'infériorité. Je tentais de converser sans chercher mes mots mais en prenant soin de les apprivoiser avant de les autoriser à s'échapper de mes lèvres. J'étais, à ce moment-là, rompue au contrôle des idées. Consciente depuis longtemps du carcan sentimental dans lequel j'étais tenue, j'avais pris soin de faire taire l'animal indompté en moi qui faisait peur aux hommes. Jeune femme cérébrale étonnamment rebelle, que même l'amour n'était pas parvenu à protéger de la folie. Volontairement, je le bousculais du regard, et m'offusquais lorsque d'un ton décidé, il me confia qu'il souhaitait m'embrasser. Les lèvres entrouvertes, je tentais de sortir un son, un mot. Ses yeux brillaient de désir, son cœur entre ses jambes avait cessé de battre. Le visage pris entre mes mains moites, je sentais le mien vibrer dans mes tempes. Je venais de le découvrir, l'écoutant parler, je me surpris à rêver de caresses dans ses cheveux, une lueur d'espoir dans le cœur. Mon côté pile, personnage épris à de fortes émotions, se laisserait volontiers aller aux jeux de l'amour. Mon côté face, personnage sage et mesuré, était dénué de folie. Je ne savais quelle partition jouer. Courtisée par cet homme, était déstabilisant. Les hommes embrassent, ils ne le demandent pas. Cet homme d'affaires aguerri, marié et rangé semblait vouloir s'adonner aux plaisirs de la chère. Gonflée d'orgueil, et convaincue qu'il était temps pour moi, de ne plus jouer les seconds rôles, je décidais de ne pas poursuivre. Plus tard, sur le trottoir, il me quitta et me salua une bise furtive sur la joue. Il marcha le pas rapide, la tête baissée, et alluma une cigarette sans se retourner. Mes yeux en amandes, qu'il avait trouvés jolis quelques instants plus tôt, l'observaient furtivement sous mes longs cils. Sans que je ne comprenne pourquoi, les larmes se mirent à danser sur mon visage. Je venais sans doute de comprendre que l'amour resterait pour moi le plus grand mystère.

C'est le cœur serré et la gorge nouée, que je m'engouffrais dans la bouche de métro, et finis par m'affaler sur le strapontin sale de la première rame

de ce métro lugubre, pressée de retrouver la chaleur de mon lit réconfortant qui me ferait oublier cet échange étrangement douloureux.

Assise, le regard hagard dans la pénombre sous-terrainne, le reflet dans la vitre renvoyait l'image d'un visage bouffi qui n'avait rien de joli. Je me mis à faire le tri dans mes pensées, tentant désespérément de chasser les plus sombres. Je décidais finalement de rendre visite à Bernard. En arrivant essoufflée au dernier étage de son immeuble vétuste du 16<sup>e</sup> arrondissement, il m'ouvrit la porte un sourire en demi-lune qui illuminait son visage. Il m'étreignit chaleureusement, et je humais avec délice l'odeur de son parfum boisé qui m'enivra instantanément. J'appréciais Bernard. Il était d'une douceur qui m'était jusqu'ici inconnue. De grande taille, il lui suffisait de baisser légèrement la tête pour me contempler. Ses cheveux blancs soyeux, me rappelaient notre grande différence d'âge, mais cela m'importait peu. J'avais besoin d'amour.